

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 15

Artikel: Le feuilleton : la mère : roman inédit : [suite]
Autor: Meunier, Prosper
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

entra et se dirigea vers son sosie, auquel il demanda froidement : « Vous êtes bien M. Boieldieu ? Vous en êtes sûr ? Bien sûr ?... Parce que, voyez-vous, jusqu'ici, je croyais que c'était moi. » Le geai paré des plumes du paon dut s'enfuir, confus, après avoir supplié le vrai Boieldieu de ne pas le faire arrêter.

Enfin, amis, lecteurs ne vous est-il pas arrivé à vous-mêmes d'aborder dans la rue un monsieur à qui vous donniez des tapes fraternelles et solides sur l'épaule. « Ce bon un tel !... » et qui vous regardait, ahuri ?... En vérité, comme nous vous le disions au commencement, il faut pardonner beaucoup à Dame Nature. Si quelques-unes de ses productions se ressemblent parfaitement, songez que depuis des dizaines de milliers d'années elle façonne, dans le même creuset, des individus différents ! Essayez donc d'en faire autant en dessinant un être humain. une plante ou une fleur ; cela vous rendra indulgents.



LA MÈRE

Roman inédit.

14

— Bravo ! Flanque-moi toutes ces rêveries à la porte. Ensuite, le travail fera le reste ; espérons-le. Oui, un beau labeur intellectuel, franc, honnête, pas spéculatif, rien de métaphysique ni de pointilleux, voilà ce qu'il faut à Paul ; avec ton affection bien entendu. Ces deux remèdes en feront un homme. Il y a de l'étoffe. Adieu, fillette.

Il fit quelques pas sur la route de Lausanne, puis, soudain, se ravisant, il appella :

— Jeannette.

Celle-ci le rejoignit en courant.

— Qu'y a-t-il ?

— J'oubliais un détail. Décidément, je deviens vieux. Tiens ; voici deux ou trois sous pour la mère David. Il t'en faudra. Ma prescription est coûteuse...

Ce disant, il glissait dans la main de Jeanne quelques pièces de cent sous.

— Mais, docteur, je peux faire seule...

— Rien du tout. Ah ! tu es bien la fille d'Arnold Berger. Deux fichus égoïstes ! Quand ton père découvrait une misère, ma parole, il n'y en avait que pour lui. Toi, c'est la même histoire. J'en veux ma part... que diable ! Adieu fillette ! Bien des choses à maman.

Et il partit, à grands pas, dans l'obscurité, sans souci des ornières et des flaques boueuses. Jeanne, pensive, poursuivait son chemin vers la villa. Inquiétée par les paroles du docteur à l'égard de Paul, elle s'efforçait à se rassurer en accumulant les palliatifs d'un optimisme raisonnable, dépourvu de toutes illusions. D'ailleurs, elle comprenait et approuvait le Dr Pilloud. Oui, il faudrait vouloir et vouloir fermement.

A ses pieds, maintenant, au bas de la côte, Renens-Gare, avec ses globes électriques qui éclairaient la voie ferrée et la petite ville naissante, apparaissait, oasis de lumière dans une plaine d'ombre. Une rumeur lointaine de travail et de pacifique combat montait jusqu'à la colline, avec, de temps à autre, le sifflet strident d'une machine en manœuvre. Du nord, un express arrivait, rapide ; Jeanne entendait distinctement la locomotive haletter et les wagons rouler sur les rails. Comme une bête fantastique aux yeux de feu, au corps de reptile incrusté de gemmes lumineuses, le train grondait, agressif, menaçant et, cependant dompté. Jeanne troublée encore par les théories de Pierre Dubois, eut tout à coup, la vision fantomatique d'une catastrophe, d'un écrasement : le train entrant en gare à toute vitesse, la machine quittant la voie dans un soubresaut de colère aveugle — la colère implacable et lourde des choses,

— les voyageurs culbutés, roulés, projetés, écrasés, la peur, les cris, le sang... Mais, tandis que son imagination créait l'horreur, là-bas, la réalité s'accomplissait paisiblement : la machine obéissante stoppait devant le quai ; on entendait l'appel des contrôleurs, le heurt des portières brusquement ouvertes, le brouhaha de la sortie.

Jeanne chassa loin d'elle la vision menteuse. Non, non l'écrasement n'était pas la règle ; l'écrasement ne pouvait être que l'exception, l'accident. Et, de même, dans la lutte quotidienne et humaine l'écrasement n'était pas la loi inévitable, mais une œuvre douloureuse et mauvaise des hommes.

— C'est Dieu qui fait la loi, affirma-t-elle, et Dieu ne peut ordonner des catastrophes.

Alors, rassurée par cette illusion optimiste, elle marcha, vers la maison familiale, comme elle marcherait dès lors vers l'avenir : plus joyeuse et plus forte.

CHAPITRE VI.

Entre les jalousies imparfaitement closes, la lumière se glissait dans la chambre, y créant un demi-jour harmonieux, où les angles et les couleurs vives s'adouciaient agréablement. Paul Dubois s'éveilla, ouvrant les yeux à regret. Une rumeur de vie montait de la rue Haldimand et du Grand-Pont, il consulta sa montre : six heures et quart.

— Déjà ! fit-il dans un ample baillement.

Non qu'il fût très dormeur, mais il goûtait tout particulièrement les minutes qui suivent le réveil. Alors il entendait sa chimère comme si elle lui eût parlé à l'oreille. A demi couché, la tête haute sur les oreillers amoncelés, les mains, longues et pâles reposant, inertes sur la courtépointe, les yeux fermés, il rêvait, laissant vagabonder au loin une pensée inquiète, dont les fantaisies et les non-sens se raccrochaient aux incertains journaliers pour y suspendre d'impossibles conséquences, d'irréalisables développements.

La demie sonna à l'horloge de St-Laurent, et Paul ouvrit les yeux. Il fallait se lever. Mais l'indécision, la langueur des pensées errantes, l'attrait d'une chimère entrevue, le retenaient encore. Cependant, pour ne pas retomber dans l'inertie mal vaincue, il regardait, autour de lui, la chambre doucement éclairée, il reprenait contact avec la réalité, avec la vie coutumière, les meubles familiers, la table sur laquelle des brochures et des paperasses attendaient l'heure du travail, la bibliothèque bien garnie, mais en désordre, les sièges disposés au hasard et, là-bas, sur une console, dans un angle encore à demi obscur, une réduction en bronze du « Penseur » de Rodin, le menton sur le poing, l'attitude lointaine.

Six heures et trois quarts sonnèrent. Alors, impulsif, le jeune homme sauta du lit, chaussa ses pantoufles et s'habilla ; puis il ouvrit la porte de la chambre et prit, sur le seuil, un petit pot plein de lait frais apporté par le laitier de Parly — une précaution de la bonne marraine — et, sur le petit pot, deux croissants. Il déjeuna, et les persiennes poussées, il se mit au travail. Depuis deux ou trois jours Paul Dubois relisait et classait des manuscrits, pièces de vers écrites presque au jour le jour, puis enfouies dans un tiroir. A la veille d'entrer dans la vie active, il inventoriait et liquidait le passé triant, critiquant, détruisant ou conservant, selon son goût plus encore peut-être que selon la valeur artistique des œuvres. Celles-ci, écloses dans la solitude, symbolisaient presque toutes l'état d'âme de l'étudiant rêveur. Vague et brumeuse, cette poésie reflétait sa psychologie inquiète. Et, il éprouvait quelque volupté à relire certains vers dont l'écho réveillait en lui des sensations perçues naguère et peut-être oubliées.

Toujours de la souffrance, toujours des larmes, toujours des rêves irréalisés ! Il se rendait compte de cette tendance à « écrire sombre », mais il ne pouvait la vaincre. Et cependant, Paul Dubois craignait les romans douloureux. Si quelqu'un de ceux-là lui venait entre les

mains et qu'il ne se crût pas obligé de le lire comme document littéraire, vite il le refermait, et rien au monde ne le lui eût fait parcourir de nouveau. Pourquoi cette anomalie : créer des œuvres tristes et ne point supporter celles des autres ? Il ne savait. Certes, ce n'était pas que le spectacle des douleurs décrites lui fit appréhender pour son propre bonheur. Non, l'amour de Jeanne était une plante superbe et vivace que rien jamais ne pourrait déraciner. D'autre part, ce trésor-là, il le saurait défendre. Ah ! s'il n'avait pu préserver celui qui embellit sa petite enfance, en revanche, il aurait toute l'énergie nécessaire pour veiller sur le bonheur à venir. Mais, à lire les œuvres de souffrance, sa sensibilité s'exaspérait. Il avait mal du mal des autres et, la tristesse du livre s'ajoutait à sa propre mélancolie, c'était trop. Alors, instinctivement, il repoussait l'image douloureuse.

Maintenant, il pensait à ses singularités, car, chez lui, les incurables rêveries s'aggravaient encore d'une passion d'analyse — son « cas » lui apparaissant comme un sujet simplement littéraire — et son travail de sélection s'en ressentait. Inconsciemment, peut-être, il mit à part les pièces-types, c'est-à-dire les plus désespérées. Cependant, un sonnet, qui ne contenait ni symbolisme, ni divagations larmoyantes, le retint longtemps. Oh ! un mauvais sonnet, sans valeur artistique, œuvre quelconque. C'était une page de regrets adressée à la mémoire de sa mère, page un peu puérile, mais d'autant plus vécue.

(A suivre).

Prosper Meunier.

Au **Bourg-Ciné-Sonore**. — « Arthur », la trépidante opérette française de Barde et Christiné, réalisée par Léonce Perret, interprétée par Boucot, Lily Zévaco, Robert Darther, Marguerite Duouret, Berval.

Arthur est le film du jour, aux scènes pleines de trouvailles, d'amusantes situations et d'exploits imprévus.

Arthur, délicieux mélange d'esprit bien français et d'airs charmants.

Arthur, le film de l'élégance sur la Riviera, le film de pyjama.

Arthur, le masseur de ces dames.

Arthur, le réateur d'un club de nudisme, de la beauté, de la jeunesse, de l'amour... naturellement.

Au programme, les actualités parlantes Fox-Movietone.

Pour la rédaction :

J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

SELLERIE

Garniture automobile, harnais neufs

Bâches, couvertures

Travaux en tous genres. Prix modérés

E. BALMAT

Place du Tunnel, 11

LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3.

LAUSANNE